



**HAL**  
open science

## Les "postvidaliens" et le plain-pied du monde

Olivier Orain

► **To cite this version:**

Olivier Orain. Les "postvidaliens" et le plain-pied du monde: Pour une histoire de la géo-graphie. Lévy (Jacques) & Lussault (Michel). Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy, Belin, pp.93-109, 2000, Mappemonde. halshs-00082054

**HAL Id: halshs-00082054**

**<https://shs.hal.science/halshs-00082054>**

Submitted on 26 Jun 2006

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Olivier ORAIN  
Équipe Épistémologie et Histoire de la Géographie, UMR 8504 Géographie-cités  
13 rue du Four, 75 006 Paris  
Université Toulouse Le Mirail, 5 allées Antonio Machado, 31 058 Toulouse  
orain@univ-tlse2.fr

## Les « postvidaliens » et le plain-pied du monde\*

Pour une histoire de la géo-graphie au risque de l'écriture

Science dotée d'un nom profane, l'Histoire a l'insigne privilège de se dire sans la caution d'un suffixe savant. Du fait de cette disposition, à l'issue de quelques dérivations sémantiques<sup>1</sup>, elle s'est adjugé un double réflexif, l'historiographie. Il s'agit là d'un privilège exclusif : qui pourrait avouer qu'il s'adonne à la sociologie-graphie ou, tout aussi laid, à la géographie-graphie ? Grâce à quoi, les interrogations épistémologiques se sont trouvées impatronisées dans la langue sous une forme simple et immédiatement discernable, lorsqu'ailleurs des réflexions de même nature se déclinaient en une infinité de « méthodes » et « fondements » surajoutés, ou se déployaient dans l'entre-deux gris du texte, en remarques incidentes. Toutefois, l'évidence de la dénomination n'est pas forcément synonyme de précision conceptuelle : là où certains voudront circonscrire, voire normer une pratique de l'histoire, d'autres mettront l'accent sur ses virtualités, tandis que d'autres encore s'interrogeront sur la « mise en récit » qu'elle opère nécessairement...

Parmi les possibles historiographiques, la réflexion sur l'« écriture de l'histoire » a pris une place essentielle. Depuis les travaux éponymes de Paul Veyne et Michel de Certeau, la thématique fascine, mobilisant tant les historiens eux-mêmes<sup>2</sup> que des intervenants extérieurs, essentiellement des philosophes<sup>3</sup>. Au-delà de la seule Histoire, la question de *L'Écrit de la science*<sup>4</sup> apparaît de plus en plus comme un passage obligé de la réflexion sur la construction de la connaissance ; mais aucune autre discipline n'a suscité un tel mouvement de commentaire tant épistémologique que poétique. Faut-il voir dans cette attraction singulière la conséquence du prestige intellectuel de l'école des *Annales* et la consécration du savoir-écrire d'un Braudel ou d'un Febvre ? Ou faut-il mettre en avant l'ambivalence même d'une science qui, dans sa production ordinaire, se veut tout à la fois travail savant et discours en contiguïté avec l'énonciation « naturelle » du monde, autorisant par là (ou semblant autoriser) une réappropriation tant extra-disciplinaire que vernaculaire ?

Pour des raisons bien connues de filiation institutionnelle<sup>5</sup>, la géographie a longtemps partagé cette posture épistémologique marquée par l'ambivalence et la mixité<sup>6</sup>, et peut-être la partage-t-elle encore dans les pratiques d'une large part de ses praticiens. D'Élisée Reclus à Paul Vidal de la Blache, voire Roger Brunet, elle a été partiellement façonnée par des écritures singulières, qui se prêtent à une exégèse de leur poétique. Malgré cela, l'intérêt pour les écritures de la géographie

---

\* O. Orain, « Les « postvidaliens » et le plain-pied du monde. Pour une histoire de la géo-graphie », dans J. Lévy & M. Lussault, dir., *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Belin, coll. « Mappemonde », 2000, p. 93-109.

Marie-Claire Robic a relu les versions successives de ce texte et a beaucoup contribué à sa cohésion finale.

<sup>1</sup> Il s'agit bien entendu d'un sens second : l'historiographe a d'abord été le producteur d'une histoire officielle, accréditée par le pouvoir, et le mot « historiographie » demeure pour nombre de praticiens synonyme d'« état (bibliographique) de la question ».

<sup>2</sup> Il n'est qu'à évoquer les contributions récentes d'A. Prost, G. Noiriel, B. Lepetit, K. Pomian, R. Chartier, J. Leduc, etc.

<sup>3</sup> S'imposent évidemment *Temps et récit* de Paul Ricœur et *Les Noms de l'histoire* de Jacques Rancière.

<sup>4</sup> « L'Écrit de la science », *Alliage*, n° 37-38, hiver 98 - printemps 99. Cf. également « La fabrique des sciences sociales. Lectures d'une écriture », *Espaces-Temps*, n° 47-48, 1991 et « L'écriture des sciences de l'homme » (M. de la Soudière et M. Perrot, dir.), *Communications*, n° 58, Ed. du Seuil, 1994.

<sup>5</sup> Cf. Victor KARADY, « Durkheim, les sciences sociales et l'Université : bilan d'un semi-échec », *Revue française de sociologie*, XVII, 1976, p. 267-311, « Stratégies de réussite et modes de faire-valoir de la sociologie chez les durkheimiens », *Revue française de sociologie*, XX, 1979, p. 49-82, et Catherine RHEIN, « La géographie, discipline scolaire et/ou science sociale ? 1860-1920 », *Revue française de sociologie*, XXIII, 1982, p. 223-251.

<sup>6</sup> M.-C. ROBIC, « La stratégie épistémologique du mixte. Le dossier vidalien », *Espaces-Temps*, n° 47-48, 1991, p. 53-66.

demeure marginal<sup>7</sup>, ce qui a sans doute beaucoup à voir avec l'audience globale de la discipline. Une telle situation n'a pas que des inconvénients : l'absence d'une figure obligée (nonobstant les auteurs sus-cités) permet peut-être de reconsidérer la problématique de l'écriture par delà les poétiques singulières, sans pour autant l'assimiler à tous les possibles d'une *géo-graphie* sur le modèle de l'histoire-*graphie*.

L'*écriture* intéressera ici comme dispositif d'énonciation relativement clos et cristallisé, à la différence des formes d'oralité. L'acte scripturaire institue une forme en théorie définitive de l'énoncé (même si des réécritures peuvent en proposer un remaniement), qui contraint fortement ce qui est énoncé, du fait des dispositifs propres à l'agencement d'un texte et par le truchement des possibles formels que se donne l'énonciateur. Réciproquement, le message peut s'appuyer stratégiquement sur la forme, en escomptant une transativité des effets de celle-ci. L'acte de lecture sanctionne l'ensemble de ces procédures et fait surgir un autre faisceau de contraintes, qui peuvent être anticipées par l'écrivain, mais qui sont susceptibles de fluctuer énormément en fonction de l'éloignement temporel et culturel entre destinataire et destinataire. Ce faisant s'esquisse l'idée, banale, d'une construction sociale des pratiques d'écriture<sup>8</sup>, tributaire de plusieurs niveaux de socialisation et engagée dans un devenir évolutif qui rend légitime une histoire des *graphies*. Dès lors, l'hypothèse que j'aimerais développer serait qu'une communauté (scientifique) constituée produit entre autres choses des formes idiosyncrasiques de « mise en texte », qui n'épuisent pas les pratiques scripturaires individuelles mais attestent d'un effet de convergence complexe, résultant de formations communes, de valeurs partagées, de lectures croisées, etc.<sup>9</sup> À ce titre et par effet de réciprocité, s'attacher à la mise à jour de ces pratiques scripturaires communes pourrait avoir du sens pour éclairer les paradigmes scientifiques<sup>10</sup> et leur devenir. Ainsi, faire l'exégèse des *géo-graphies* collectives serait un moyen de contribuer à une histoire sociale et cognitive de la géographie.

Peut-on assigner à chaque période de science normale des pratiques scripturaires spécifiques, éventuellement susceptibles d'*incarner* les valeurs, voire d'exprimer l'ontologie de la discipline ? Un changement de paradigme peut-il être confirmé par une modification des façons socialement admises d'ordonner un texte ? Ne risque-t-on pas de ce fait d'exagérer le caractère endogène des modèles en négligeant des échelles sociales plus pertinentes ? Le présent papier, dérivé d'un travail de thèse<sup>11</sup>, voudrait donner un exemple historiquement daté de ce que la *géo-graphie* pourrait dire de l'histoire de la géographie, au travers de la production des élèves de Paul Vidal de la Blache. Ces derniers ont proprement *établi* le paradigme de la géographie classique, après que leur « maître » eut esquissé d'innombrables pistes et assuré les bases de l'institutionnalisation universitaire de la discipline<sup>12</sup>.

Au préalable, il a semblé nécessaire de spécifier un aspect essentiel de la posture épistémologique des postvidaliens, avatar particulier du réalisme de tradition aristotélicienne. Cette définition passe par une lecture *littérale* des mises en scène de la géographie classique, lecture qui entend prendre au sérieux des effets de sens incidents (mais signifiants) qui s'apparenteraient aux « actes manqués » freudiens. À partir de la posture signifiée par les textes, il est alors possible d'indiquer comment la géographie classique tente justement d'impatroniser par des dispositifs d'écriture le sentiment réaliste d'un monde géographique directement saisissable. Cette sorte

<sup>7</sup> Notons toutefois la multiplication des sujets de thèse et la place de cette thématique (au sens large) dans les travaux de l'équipe Épistémologie et histoire de la géographie, notamment grâce aux travaux de Jean-Louis Tissier.

<sup>8</sup> et de lecture bien entendu...

<sup>9</sup> Ce qui ne nous dispense pas d'une explicitation de l'arrière-plan socio-culturel élargi dans lequel s'est construit le champ des pratiques.

<sup>10</sup> Le terme est utilisé dans le souci d'explicitation l'inscription des propositions de ce papier dans un univers conceptuel qui doit beaucoup à *La structure des révolutions scientifiques* de Thomas Kuhn.

<sup>11</sup> O. ORAIN, *Le plain-pied du monde. Postures épistémologiques et pratiques d'écriture dans la géographie française au XX<sup>e</sup> siècle*, thèse en cours sous la direction de Marie-Claire Robic, Université de Paris I.

<sup>12</sup> Dans une perspective kuhnienne, parler de période normale d'une science implique que tout paradigme concurrent a été éliminé et qu'une homogénéisation des pratiques et des objets légitimes a été effectuée. C'est à ce titre que je placerais Paul Vidal de la Blache en position pré-paradigmatique... D'une certaine façon, s'il a inspiré bon nombre des traits de l'école française de géographie, la pluralité de ses entreprises ne peut rentrer dans le carcan de la *doxa* postvidalienne.

d'archéologie du réalisme géographique ne saurait se clore sans que soit posée la question des ressorts d'une telle posture. Tel est donc l'objet de la dernière partie de ce texte.

## Le plain-pied du monde

Il s'agit donc dans un premier temps de reconstruire la posture épistémologique que les « lieutenants » de Paul Vidal de la Blache (qualifiés de « postvidaliens ») ont mise en scène dans leurs écrits réflexifs, de façon incidente, et presque involontairement. Elle engage des pratiques multiples et se saisisait dans l'ensemble des *topoi* attachés à la discipline : relation à la carte, à l'image, au terrain, modalités de formation et de construction du discours, etc. Ailleurs<sup>13</sup>, je l'ai qualifiée de *réaliste*. Cette terminologie n'entre en concordance que de façon très imparfaite avec les propositions de « réalistes » contemporains revendiquant cette étiquette, comme K. Popper<sup>14</sup>, W. V. O. Quine<sup>15</sup> ou, a fortiori, H. Putnam<sup>16</sup> ; et la posture pourrait apparaître conceptuellement positiviste dans certains de ses *modus operandi*. Cependant, ce qu'elle a de plus essentiel, de plus fondateur, la rattache à ce que G. Almeras<sup>17</sup> qualifie de « réalisme naïf », soit un sentiment de *plain-pied au monde*, ce dernier étant implicitement conçu comme directement saisissable (c'est à dire sans médiation), de sorte que l'on pourrait en « acquérir une connaissance directe et fiable »<sup>18</sup>. Décrypter et formaliser cette conception pose un problème, tant les praticiens de la discipline se sont montrés allergiques aux analyses spéculaires et au métadiscours. De sorte que le réalisme est tout à la fois omniprésent, diffus et non exprimé. Il opère mais ne se dit pas, invisible à la manière du paradigme kuhnien. Le formaliser ressortit à une forme de traque...

Dans la *Géographie universelle* que les élèves de Paul Vidal de la Blache ont fait paraître dans l'entre-deux-guerres, on trouve, dès l'avant-propos de la collection, l'un des rares développements qui formule, de manière fort discrète mais explicite, cette posture de la géographie française.

La géographie a largement bénéficié depuis un siècle, depuis un demi-siècle surtout, du progrès général des connaissances humaines. Et tout d'abord s'est achevée, par la conquête des pôles, la découverte du globe. Comme conséquence, les sciences de la nature ont pris toute leur ampleur : météorologie, océanographie, géologie, botanique, zoologie. Les résultats de toutes leurs observations sont venus s'inscrire sur des cartes de plus en plus exactes. Ainsi est apparue avec évidence l'action réciproque des phénomènes les uns sur les autres. *Toutes ces analyses ont abouti à des synthèses, à la grande synthèse qu'est la nature prise dans son ensemble*<sup>19</sup>.

Dans cet extrait, Lucien Gallois<sup>20</sup> — dont la contribution à l'élaboration d'une *doxa* de l'École française de géographie fut essentielle — esquisse une sorte de récit des progrès de la « connaissance » géographique, selon un processus essentiellement cumulatif. Elle présuppose un arpentage exhaustif du monde et repose sur un cumul de « résultats »<sup>21</sup> issus de celui-ci. La géographie sédimente ces derniers en cartes qui révèlent, dans le *happening* de la juxtaposition, des interactions explicatives. La seule co-présence des faits fait apparaître l'explication. En ce sens, cette dernière est, en quelque sorte, naturalisée par Gallois : elle est consubstantielle aux données du monde et ne demande qu'à être révélée. Ainsi, déjà, il n'y a pas à proprement parler de champ

<sup>13</sup> O. ORAIN, « Les motivations du discours géographique. Contribution à une étude textuelle des écrits des géographes postvidaliens », dans *Géographie(s) et langage(s) : interface, représentation, interdisciplinarité*, Institut universitaire Kurt Bösch, Sion, Suisse, 1999, p. 155-169.

<sup>14</sup> K. POPPER, *La connaissance objective*, Paris, Aubier, 1991, rééd. coll. « Champs-Flammarion », n° 405, 1998, notamment p. 91-98.

<sup>15</sup> V. W. O. QUINE, *Le mot et la chose*, Paris, Flammarion, 1977, rééd. coll. « Champs », 1999.

<sup>16</sup> H. PUTNAM, *Le réalisme à visage humain*, Paris, Le Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1994, notamment p. 134-145.

<sup>17</sup> En introduction de l'article « réalisme » dans S. AUROUX (dir.), *Encyclopédie philosophique universelle, Les notions philosophiques*, Dictionnaire II, 1990, p. 2169.

<sup>18</sup> G. ALMERAS, *op. cit.*, p. 2169.

<sup>19</sup> C'est nous qui soulignons. Extrait de : Lucien GALLOIS, « Avant-propos » dans P. VIDAL DE LA BLACHE et L. GALLOIS, *Géographie universelle*, vol. 1, Paris, Librairie Armand Colin, 1927, p. V.

<sup>20</sup> Lucien Gallois (1857-1941). Élève (1881-1884) puis fidèle lieutenant de Paul Vidal de la Blache durant la première décennie des *Annales de géographie* (fondées en 1891 par Vidal et Marcel Dubois). À la mort de Paul Vidal de la Blache, il a assuré seul la charge de directeur de collection de la *Géographie universelle*, fleuron de l'école française.

<sup>21</sup> Que Gallois aurait pu, cinquante ans plus tard, appeler « données ».

pour une traduction (et donc *a fortiori* pour une médiation - reconstruction) du monde qui serait interprétation (dans la saisie des données ou leur combinaison) par un sujet connaissant. La conception ainsi détectée va plus loin que et, pour ainsi dire, pousse à l'extrême la perspective du réalisme habituel : non seulement (et bien évidemment) elle postule une réalité objective indépendante des sujets connaissants, mais, de surcroît, ce réel se donne sans la moindre solution de continuité à ces derniers.

La phrase essentielle pour corroborer cette interprétation est la dernière de l'extrait : Gallois y clôt le mouvement de la connaissance par un fort étonnant retour de celle-ci à la « nature » (synonyme de « monde » en tant que totalité close), comme si le cumul (Gallois parle de « synthèse ») des savoirs pouvait restituer l'objet du savoir, la « nature prise dans son ensemble ». Ce retour du savoir à son objet accrédite très nettement la proposition formulée précédemment : l'épistémologie des postvidaliens présuppose une absence de discontinuité entre la connaissance (ou le sujet connaissant) et son objet. Dès lors, la vocation du géographe est de recueillir les données du monde, de les inscrire, notamment sur des cartes (mais la transcription ne présuppose pas une interprétation) et éventuellement — c'est l'étape explicative — de révéler leurs correspondances<sup>22</sup>. En l'absence de toute coupure entre l'objet et le sujet connaissant, cette position impatronise un idéal de plain-pied de la « science » géographique dans le réel.

Chez Emmanuel de Martonne, autre « patron » de l'École française de géographie, une conception similaire s'esquisse, notamment dans le premier chapitre du *Traité de géographie physique*. Explicitement y est affirmé le « caractère descriptif et réaliste »<sup>23</sup> de la discipline, « caractère » qui la spécifie par rapport aux autres sciences. Ce réalisme prend tout son sens au détour d'une formulation emblématique : « Ce qu'il y a de fécond et d'original à la fois dans la méthode géographique, c'est qu'elle *met en présence* des réalités terrestres. »<sup>24</sup> Prise dans une acception littérale, cette phrase *figure* nettement le plain-pied des géographes dans les « réalités terrestres » en mettant en scène l'implication performative (au sens de J. Austin<sup>25</sup>) dans le réel qu'opère leur démarche. Elle rend par ailleurs inconcevable toute possibilité d'une discontinuité réflexive entre les idées et les choses.

Au-delà de cette simple phrase, c'est toute l'œuvre de De Martonne qui présuppose une contiguïté pleine et entière entre les « faits » du monde et l'investigation géographique<sup>26</sup>. La *Géographie aérienne*, publiée en 1948, a porté à son extrême cette posture. Autour d'une figure imposée, le vol aérien, Emmanuel de Martonne propose quatre entrées, qui sont les quatre parties de l'ouvrage : une « géographie de l'atmosphère » (d'inspiration essentiellement climatologique), une « cartographie aérienne » (qui décline *toutes* les relations carte / avion), une « physiographie aérienne » (qui examine les différents types de connaissance qu'apporte la photographie aérienne à la géographie) et enfin une histoire-géographie des lignes aériennes, intitulée « La circulation aérienne ». Au delà de son aspect de figure imposée, la conception d'un tel ouvrage en dit long sur la posture martonnienne, qui présuppose une percolation généralisée entre tous les types de « faits », la connaissance de ces faits, la collecte de la connaissance (indissociable de la collecte des faits), les conditions techniques de la collecte, etc. Tout est contigu, continu, solidaire, formant une réalité unique, directement saisissable. Et la vue aérienne règle les problèmes résiduels de focale que rencontre l'excursionniste, offrant en quelque sorte la possibilité d'une panoptique universelle.

Bien entendu, à l'aune de nos pratiques contemporaines, la posture (hyper-)réaliste des géographes post-vidaliens pose des problèmes insolubles. En revanche, sa réfutation systématique

<sup>22</sup> En cela, L. Gallois se montre fidèle au projet vidalien qui investit l'objet régional sous la forme d'un « dossier » agrégeant des connaissances diverses pour en révéler, par effet de juxtaposition, les interactions. Cf. M.-C. ROBIC, « La stratégie épistémologique du mixte. Le dossier vidalien », *op. cit.*

<sup>23</sup> E. DE MARTONNE, *Traité de géographie physique*, Paris, Armand Colin, 1919, p. 24.

<sup>24</sup> E. DE MARTONNE, *ibid.*, p. 23. C'est nous qui soulignons.

<sup>25</sup> John L. AUSTIN, *Quand dire c'est faire*, Paris, Le Seuil, 1970.

<sup>26</sup> Cf. O. ORAIN, « Emmanuel de Martonne, figure de l'orthodoxie épistémologique postvidalienne ? », article à paraître dans les actes du colloque *Rennes (1899-1999). La fondation des laboratoires de géographie et la figure d'Emmanuel de Martonne*, G. BAUDELLE, M.-V. OZOUF-MARINIER et M.-C. ROBIC (dir.), Rennes, 4-6 novembre 1999.

n'aurait de sens que pour un travail militant. Le propos des lignes qui suivent serait plutôt d'indiquer quelques incidences tant scripturaires qu'épistémologiques d'une telle posture, avant de proposer quelques pistes pour en comprendre les ressorts.

## Conséquences scripturaires et *modus operandi* du réalisme géographique

Pour un réaliste convaincu, le texte est une contingence désagréable, voire un défi : à la différence de l'expérience du terrain, il crée une interférence entre le géographe et le monde, et la nécessité d'utiliser un langage conventionnel fait encourir le péril de plaquer sur le réel des sophismes artificieux. À ce titre, les géographes classiques étaient soucieux de ratifier leur lexique par les « choses ». L'introduction des deux volumes qu'Emmanuel de Martonne a consacrés à l'Europe centrale dans la *Géographie universelle* est intitulée « La notion d'Europe centrale ». En une centaine de lignes, l'auteur tente en quelque sorte de justifier par une multitude de biais cette appellation de la « langue politique ». Il essaie en fait d'accréditer l'idée d'un entre-deux, d'une région de transition entre Europe orientale et occidentale. À l'issue de son argumentaire, il se pense en droit d'affirmer, satisfait : « Ainsi, l'Europe centrale n'est pas un mot. » Cette paradoxale négation trouve tout son sens dans un souci d'adéquation entre les mots et les choses. Le mot en soi est initialement un artifice. C'est en répondant à une réalité indépendante des élaborations sociales et en se niant lui-même qu'il peut accéder à un statut de quasi naturalité ratifiant l'intérêt géographique.

Mais ces problèmes lexicaux ne suffisent pas à rendre compte de l'embarras que constitue la parole sur le monde. Les enjeux principaux portent sur des niveaux plus globaux d'énonciation : comment dire un objet géographique saisissable sans médiation (ou presque) au travers d'un *medium* aussi interventionniste que le discours, surtout écrit ? Comme faire en sorte que celui-ci n'obscurcisse pas le rapport immédiat à l'objet, conçu idéalement sur le mode de la levée de terrain ? Mon hypothèse essentielle est que le texte géographique classique se devait d'être écrit de façon à instituer, autant que faire se peut, un sentiment d'immersion dans les « réalités géographiques ». Ceci implique de recourir à des dispositifs d'écriture (non nécessairement explicités, voire inexplicables...) susceptibles d'engendrer, par effet de convergence, la sensation requise. L'artefact ainsi créé a plus que des analogies avec le dispositif de l'écriture naturaliste. Il produit aussi un contrat de lecture proche de celui que génère la littérature d'évasion, qui sollicite l'arrachement du destinataire à lui-même et sa fusion dans la virtualité du référent.

Ailleurs<sup>27</sup>, j'ai détaillé un certain nombre de ces dispositifs d'écriture, aussi ne ferai-je que les évoquer brièvement ici. Le texte réaliste se doit d'être *transparent*, afin de ne pas voiler l'objet qu'il est sensé restituer. Tout ce qui pourrait mettre en relief sa dimension de texte doit être restreint au minimum : les références intertextuelles<sup>28</sup>, qui rattachent l'écrit à un univers de signes autonome vis à vis du référent ; les seuils éditoriaux, ou paratexte<sup>29</sup>, « qui [...] entourent et prolongent [le texte], précisément pour le *présenter*, au sens habituel de ce verbe, mais aussi en son sens le plus fort : pour le *rendre présent*, pour assurer sa présence au monde, sa « réception » et sa consommation »<sup>30</sup>. Les travaux d'Emmanuel de Martonne<sup>31</sup>, Albert Demangeon<sup>32</sup>, Maximilien

<sup>27</sup> O. ORAIN, « Les motivations du discours géographique... », *op. cit.*, notamment p. 158-162.

<sup>28</sup> Depuis Julia Kristeva, on entend par intertextualité tout ce qui dans un texte donné réfère, d'une manière ou d'une autre, à d'autres textes : citation, allusion, plagiat, réécriture, parodie, etc.

<sup>29</sup> Le paratexte, ainsi désigné par Gérard GENETTE (dans *Seuils*, Paris, éditions du Seuil, 1987, p. 7), englobe « un certain nombre de productions, elles-mêmes verbales ou non, comme un nom d'auteur, un titre, une préface, des illustrations, dont on ne sait pas toujours si l'on doit ou non considérer qu'elles appartiennent [au texte], mais qui en tout cas l'entourent et le prolongent [...] ».

<sup>30</sup> Gérard GENETTE, *op. cit.*, p. 7.

<sup>31</sup> À savoir : les deux volumes consacrés à l'Europe centrale dans la *Géographie universelle* des années 1930, mais aussi le *Traité de géographie physique* (1919), *Les régions géographiques de la France* (1921), *Les Alpes* (1926), la collection *Les grandes régions de la France* (1927 et sq.) et la *Géographie aérienne* (1948).

<sup>32</sup> Pour l'essentiel, j'ai travaillé jusqu'à présent sur sa thèse *La Picardie et les régions voisines : Artois, Cambrésis, Beauvaisis* (1905), quelques articles publiés dans les *Annales de géographie* et le volume « Les Îles Britanniques » de la *Géographie universelle* (1927).

Sorre<sup>33</sup> et Raoul Blanchard<sup>34</sup> qui ont donné lieu à examen sont quasiment dénués d'intertexte explicite, et ceci quel que soit le genre éditorial considéré. Les rares renvois ne débouchent qu'exceptionnellement sur une citation sous forme de texte : on réemploie du matériau en se dispensant de la lettre qui le construisait, on évoque fugacement plutôt que d'invoquer, ainsi dans cet extrait d'Albert Demangeon :

Le nom de Birmingham apparaît tard dans l'histoire. À l'époque normande, c'était un village dans une clairière de la forêt d'Arden ; la première mention d'une église date de 1285. Avec ses landes, ses bois, ses collines rocheuses, le pays s'élevait au milieu des Midlands comme une contrée sauvage d'où les routes s'écartaient. La fortune lui sourit à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, lorsque l'industrie du fer y naquit de l'abondance du minerai et du bois. John Leland parle déjà des forgerons de Birmingham en 1538. Camden décrit la ville en 1607 comme une fourmilière d'habitants et un enfer retentissant du bruit des enclumes.<sup>35</sup>

Un seul des disciples de Paul Vidal de la Blache s'inscrit partiellement en porte à faux par rapport à cette *doxa* implicite : il s'agit de Jules Sion. Tant dans sa *France méditerranéenne* (1941) que dans sa thèse<sup>36</sup> ou les volumes de la *Géographie universelle* qu'il a rédigés<sup>37</sup>, les références et citations sont nombreuses. De surcroît, outre les références lettrées (qu'il semble être le seul à avoir affectionné), il ne dédaigne pas les renvois à des géographes qui lui étaient contemporains, fût-ce pour polémiquer. Cette posture est exceptionnelle, si l'on songe au notoire<sup>38</sup> dégoût d'un De Martonne pour la controverse ou à sa relative rareté dans une revue comme *Les Annales de géographie*. Sans doute faut-il voir là le reflet de la position « humaniste » de Jules Sion, de tous les postvidaliens le plus proche de Lucien Febvre et le plus historien ; certainement le moins scientifique également... En matière de pratiques paratextuelles, Jules Sion se distingue aussi fortement de ses pairs, notamment en matière d'annotation.

La note, particulièrement sous sa forme infrapaginale, est un puissant outil d'institution du texte (comme texte) et partant, d'opacification du référent. Quand elle ne se réduit pas à une maigre fonction de complément (notamment statistique) du discours principal, elle introduit une sorte de contrat de lecture second avec le lecteur, à portée réflexive, qui peut se construire sous la forme de digressions ou de métadiscours (ex : « lorsque je vous dis ceci, j'ai à l'esprit que... »), etc. Elle a donc un fort potentiel dialogique et critique, et peut militer contre le caractère irrévocable et non construit du référent. On ne s'étonnera donc pas de la faiblesse des pratiques d'annotation dans la plupart des thèses des postvidaliens, dans l'essentiel des volumes de la *Géographie universelle* des années 1930 et même, ce qui est plus surprenant, dans les *Annales de géographie*. Non pas que les notes soient absentes ou prohibées : elles existent, mais elles sont rares et visent uniquement à communiquer des informations factuelles considérées comme secondaires par l'auteur ou (essentiellement dans les *Annales de géographie*) des références bibliographiques soutenant ce qui est affirmé. Car dans la revue phare de l'École française de géographie, l'administration de la preuve ne pouvait pas ne pas être un enjeu... En bannissant les notes, ou en les cantonnant dans un rôle extrêmement restrictif, la géographie classique (Jules Sion excepté) se donnait un artifice supplémentaire pour suggérer la présence im-médiate du référent.

Une deuxième conséquence essentielle du réalisme de la géographie classique doit être évoquée. Elle engage le projet heuristique de la discipline via la question de la finalité de ses pratiques. Que vise le discours des postvidaliens ? À l'aune du corpus étudié, il est clair que c'est la

<sup>33</sup> Mes investigations se sont limitées jusqu'à présent à sa contribution au premier des deux volumes de la *Géographie universelle* consacrés aux « Péninsules méditerranéennes » (1934) et à *L'homme sur la terre* (1962).

<sup>34</sup> Pour l'heure, seul le volume *Asie Occidentale* de la *Géographie universelle* peut figurer ici.

<sup>35</sup> Albert DEMANGEON, « Îles Britanniques », volume I de P. Vidal de la Blache et L. Gallois, dir., *Géographie universelle*, Paris, Armand Colin, 1927, p. 214.

<sup>36</sup> Jules SION, *Les paysans de la Normandie orientale*, Paris, Armand Colin, 1909.

<sup>37</sup> À savoir : les deux volumes de *l'Asie des moussons* (tome IX, 1928-1929), les chapitres IV et V de la première partie et les pages sur l'Italie et la Grèce des deux volumes de *l'Europe méditerranéenne* (tome VII, 1934).

<sup>38</sup> Jean DRESCH, « Emmanuel de Martonne », dans *Les géographes français*, Paris, CTHS, Bulletin de la section de géographie, LXXXI, années 1968-1974, 1975, notamment p. 46.

*restitution* de l'objet plutôt que son « explication ». Déjà, dans la citation de Lucien Gallois examinée au début de cette étude on lit clairement le projet synthétique : « Toutes ces analyses ont abouti à des synthèses, à la grande synthèse qu'est la nature prise dans son ensemble ». Ailleurs, chez d'autres auteurs, des notations fugaces permettent de reconstituer les valeurs qui accompagnent l'entreprise. Ainsi lorsque de Martonne écrit : « Une *description exacte* de l'Europe centrale entre les années 1920-1930 aurait déjà son prix, comme *enregistrement* d'un état de choses transitoire sans doute, mais qui intéressera passionnément les historiens futurs »<sup>39</sup>, quel équivalent assigner à son objectif d'exactitude sinon celui de l'exhaustivité ? Dans d'autres textes, il indique épisodiquement la valeur d'accomplissement que revêt pour lui l'« exhaustivité » ou le « caractère complet » d'une description. Ainsi dans le passage suivant, au détour de l'une des très rares mentions intertextuelles de son « Europe centrale » :

L'engouement a gagné les milieux scientifiques, et, sous la direction de L. Lóczy, une pléiade de géographes, naturalistes et historiens a étudié sous tous les aspects le [lac] Balaton et ses abords, accumulant des mémoires qui forment la plus exhaustive des monographies régionales.<sup>40</sup>

À y regarder de près, restituer dans sa totalité un objet régional pose d'insolubles problèmes, sauf à admettre implicitement le subterfuge d'une convention : comment et quand, en effet, arrêter la description ? Peut-on « épuiser » un lieu ? Ou faut-il se satisfaire de l'accomplissement d'un « questionnaire » ou d'un « cahier des charges » consensuel ? Ce type d'interrogation est absent de la géographie classique. En revanche, celle-ci a fourni un ensemble de « réponses » qui apparaissent comme autant de dispositifs pour évacuer le problème de l'impossible exhaustivité de la description. Ses entreprises livresques opèrent selon un double *modus operandi*, d'une part en divisant et redivisant les objets régionaux en sous-ensembles, sous-sous-ensembles, etc., ou en déclinant des entrées thématiques consacrées (relief, climat, végétation, agriculture, etc.) ; d'autre part en reproduisant sous une forme purement abstraite le principe d'*itinérance* du récit de voyage. Ce faisant, elle a également « traité » une autre contradiction du projet de restitution : celle qui consiste à rendre compte par un médium linéaire, le discours, d'un référent régional au moins bidimensionnel...

Les 230 pages que Raoul Blanchard a consacrées à l'Asie occidentale dans le volume éponyme de la *Géographie universelle* (tome VIII) sont exemplaires. L'ensemble est divisé en 8 chapitres, après une très brève introduction. Si l'on met à part le premier chapitre (consacré à des généralités sur la géographie physique), l'essentiel de la rédaction (220 pages) est fractionné en 7 chapitres régionaux, qui dessinent un itinéraire en forme de spirale (la Caucase, à part ; puis l'Asie mineure, l'Arménie [au sens large], l'Iran, l'Arabie, la Syrie, et enfin la Mésopotamie). Chaque chapitre est lui-même fractionné en sous-régions, parfois à l'issue d'une présentation thématique générale. Fréquemment, ces sous-régions sont à leur tour subdivisées, soit thématiquement, soit régionalement, soit de façon hybride. On trouve parfois un cinquième niveau de division dans la structure d'intitulation du livre. Dans le détail des paragraphes, il existe encore d'autres opérations de subdivision du propos..., tout ceci conférant à l'ensemble une structure arborescente fortement ramifiée. Certaines divisions sont justifiées par l'explicitation d'un principe général (par exemple des fluctuations climatiques), mais c'est loin d'être systématique. Des automatismes taxinomiques du géographe sont fréquemment utilisés (plaine/plateau/montagne, Nord/Sud, Est/Ouest intérieur/extérieur, etc.) en jouant implicitement de leur « valeur » conventionnelle. À tous les niveaux, le principe d'*itinérance* vient se superposer ou se substituer aux opérations de fractionnement de l'objet régional, soit pour lui donner une forme (ainsi au niveau des 7 chapitres), soit pour lui suppléer. La description des côtes de l'Arabie est ainsi l'occasion d'un exercice de

<sup>39</sup> E. DE MARTONNE, Conclusion du 2<sup>ème</sup> volume du tome IV, « Europe centrale » de la *Géographie universelle*, P. VIDAL DE LA BLACHE et L. GALLOIS, dir., Paris, Armand Colin, 1930, p. 811. C'est moi qui souligne.

<sup>40</sup> E. DE MARTONNE, 5<sup>e</sup> partie « La Hongrie » dans *Europe centrale*, tome IV de la *Géographie universelle*, P. Vidal de la Blache et L. Gallois, dir., 1931, p. 510.



cabotage descriptif, avec incursions à l'intérieur des terres, quand ce n'est pas le suivi de la morphologie structurale qui donne son rythme à la progression de la description...<sup>41</sup>

En définitive, rien de plus construit, rien de plus artificieux que les procédés qui permettent à un auteur de donner l'illusion qu'il restitue une réalité que son lecteur pourrait presque « toucher ». Les écrivains « réalistes » dotés d'un minimum de talent, de Maupassant à Duvert et de Tolstoï à Patrick White, n'ont jamais fait preuve d'angélisme à l'égard de ce « réel » que seul un « effet » impatronise, niant par avance la possibilité d'écrire sous la dictée des « faits ». Les écrivains géographes de la génération post vidalienne, en revanche, ne se sont jamais départis d'un idéal de plain-pied au monde qu'ils étaient amenés à subvertir par leurs pratiques d'écriture. Le contrat de lecture ne pouvait fonctionner qu'en niant les principes réalistes qui le fondaient. Encore faudrait-il que ceux-ci eussent été cohérents et explicites.

## Les ressorts du réalisme géographique

Il n'existe vraisemblablement pas *une* « explication » du réalisme géographique, mais un faisceau de facteurs, qu'il est difficile de hiérarchiser. Faute de mieux, on pourrait les évoquer en fonction de leur épaisseur temporelle.

Il faudrait d'abord évoquer l'une des constantes des pratiques fédérées sous le terme de « géographie », cette mission de *divisement* du monde, qui depuis l'Antiquité est associée à la facette chorographique de la discipline et qui s'assigne pour projet « la description, à visée exhaustive, des lieux ou des régions dans leur variété »<sup>42</sup>. Le double horizon de l'exhaustivité et de la saisie des objets dans leur singularité, encore inscrit dans le paradigme vidalien, est sans doute pour partie un héritage de la tradition chorographique. Le réalisme aristotélicien fonde et légitime la norme de rationalité qu'elle se donne. Mais ce ressort « premier » de la posture des postvidaliens ne saurait nous suffire, sauf à gommer la dynamique de rupture qui a présidé à la fondation de l'École française de géographie et à nier son enracinement dans le mouvement des idées de son temps. À ce titre, mon hypothèse — qui reste à étayer — est que le réalisme géographique s'inscrit dans une double filiation, étroitement tributaire de ses années de formation<sup>43</sup> : le naturalisme littéraire d'une part et l'épistémologie des sciences historiques d'autre part, telle qu'elle s'incarne notamment dans l'*Introduction aux méthodes de recherche historique* (1897) de Charles-Victor Langlois et Charles Seignobos<sup>44</sup>.

Paul Vidal de la Blache et ses élèves s'inscrivent pleinement dans le projet naturaliste tel qu'il s'est élaboré dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle. Animé par un idéal de « science positive », celui-ci impliquait en théorie une écriture fidèle aux « faits » qu'il entendait retranscrire. Il y a sans doute là les bases d'une *épistémè* convergente, fille du positivisme. Jean-Louis Tissier<sup>45</sup> a pu montrer l'affinité très forte des poétiques à l'œuvre chez Émile Zola et dans le *Tableau de la géographie de la France* de Paul Vidal de la Blache. Il convient toutefois de souligner que chez l'un et l'autre l'usage de très nombreuses figures de style (hypotyposes, métaphores, métonymies, etc.) maintient un jeu (aux deux sens du terme) entre le réel (que l'on présuppose donné) et sa représentation. Ce jeu, véritable fêlure entre l'écriture et son référent, met à l'abri du « réalisme naïf » tant les grands

<sup>41</sup> Pour une analyse plus détaillée de tous ces procédés, cf. mon article « Les motivations du discours géographique... », *op. cit.*, p. 163-166.

<sup>42</sup> M.-C. ROBIC, « Épistémologie de la géographie », dans A. BAILLY, R. FERRAS, D. PUMAIN (dir.), *Encyclopédie de géographie*, Paris, Economica, 1995, chap. 3, p. 38. Dans cet article, M.-C. Robic fait état d'une tension récurrente en géographie entre une « méthodologie universalisante », qui s'est incarnée dans « la tradition de cartographie mathématique, la représentation, sélective, d'un ordre formel de la terre » (dont Ptolémée serait l'un des initiateurs) et une « méthodologie singularisante », à l'œuvre dans la géographie chorographique (qui référerait lointainement à Hérodote et Strabon).

<sup>43</sup> *Grosso modo*, les deux dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>44</sup> C.-V. LANGLOIS & C. SEIGNOBOS, *Introduction aux méthodes de recherche historique*, Paris, Librairie Hachette, 1898 ; rééd. : Paris, eds Kimé, 1992.

<sup>45</sup> Jean-Louis TISSIER, « Le voyage, filigrane du tableau de la géographie de la France ? », dans ROBIC, M.-C. (dir.), *L'individualité française dans le Tableau de la géographie de la France de P. Vidal de la Blache. Dans le labyrinthe des formes*, Paris, Ed. du CTHS, 2000.

naturalistes (Maupassant, Zola) que Paul Vidal de la Blache. En pratique, l'écriture littéraire évacue la possibilité d'une *consignation* du réel, considéré comme un donné objectif et objectivable. Après l'effacement du fondateur de l'école française de géographie, la relation entre le discours et le référent qu'il entend refléter est devenue beaucoup plus univoque.

Si les géographes groupés autour de Paul Vidal de la Blache n'ont pas produit de réflexions méthodologiques systématiques, s'il n'existe pas d'équivalent à l'*Introduction aux méthodes de recherche historique* de Charles-Victor Langlois et Charles Seignobos<sup>46</sup>, nul doute qu'ils aient été en revanche imprégnés par une norme savante proche de celle qu'exprime cet ouvrage. En effet, on sait<sup>47</sup> que Vidal a constitué son cercle de disciples dans le vivier des élèves historiens des écoles normales supérieures (Ulm essentiellement). Et l'on sait depuis les travaux de Victor Karady<sup>48</sup>, de Catherine Rhein et de Marie-Claire Robic, la déteinte des valeurs épistémologiques de l'histoire positiviste sur la géographie annaliste, « d'où une stratégie qui suppose un dépassement de l'opinion, et non point une coupure, comme le veut l'épistémologie rationaliste durkheimienne. »<sup>49</sup> L'idée d'une « stratégie épistémologique du mixte » est congruente à celle de réalisme, dans la mesure où celui-ci ressortit par excellence à la pensée « naturelle » de l'expérience, qui conçoit les « réalités » comme un donné pouvant délivrer une sanction im-médiate à l'endroit des énoncés sensés en rendre compte.

Une dernière hypothèse explicative mérite d'être avancée : elle tient à l'importance prise par l'expérience du terrain dans la géographie vidalienne. Dans un article de 1997, Marie-Claire Robic la formulait ainsi :

Pour l'École française de géographie qui commence à s'exprimer dans les années 1890 l'une des marques de distinction du géographe parmi ses pairs universitaires est son dédain du texte et son engouement pour l'observation *in situ*. La « géographie de plein vent », ainsi que l'a nommée Lucien Febvre, n'est pas propre à l'Université [...]. Mais, en cette fin de siècle, l'accès à une chaire de professeur supposait une rencontre concrète avec le monde, d'un style particulier. Savante, visant l'intelligibilité, cette expérience des lieux devait se démarquer de trois autres épreuves du terrain : la perception commune, la consommation touristique et la contemplation esthétique.<sup>50</sup>

Le dédain pour l'archive, et plus généralement pour la connaissance tirée des livres, est particulièrement fort chez un Emmanuel de Martonne, à propos duquel Jean Dresch a pu écrire :

Car, pour utile que puisse être, pour un géographe, l'enseignement des maîtres de diverses disciplines, Emmanuel de Martonne se persuada que la meilleure formation du géographe s'acquiert sur le terrain. Et l'état de nos connaissances, au début du siècle, était tel qu'il eût souhaité porter ses pas dans toutes les régions du globe.

Tandis que certains de ses contemporains croyaient encore que la lecture attentive des publications supplée avantageusement la connaissance directe des pays et que J. Sion, par exemple, a pu écrire les deux volumes sur l'Asie des Moussons de la *Géographie universelle*, pourtant considérés à l'époque comme très réussis, sans y avoir mis les pieds, Emmanuel de Martonne s'efforça, au cours de sa carrière, de saisir toutes les occasions de visiter des pays variés. Persuadé que la connaissance géographique du monde était fort incomplète, il avait en outre plus confiance dans ses propres qualités d'observateur que dans les écrits d'auteurs moins bien formés.<sup>51</sup>

L'opposition entre Emmanuel de Martonne et Jules Sion, pertinente en bien des points, ne tient pas : pour écrire les pages consacrées à la Grèce et à l'Italie dans la *Géographie universelle*, ce dernier a largement sacrifié au rituel consacré, dérogeant à l'image de « géographe de cabinet » que Dresch et d'autres lui ont accolé. Sur ce point au moins, il y eut unanimité parmi les disciples de

<sup>46</sup> C.-V. LANGLOIS & C. SEIGNOBOS, *op. cit.* La référence restera allusive et propositionnelle, faute d'avoir été suffisamment travaillée pour l'instant.

<sup>47</sup> Cf. notamment C. RHEIN, *op. cit.*, et V. BERDOULAY, *La formation de l'école française de géographie (1870-1914)*, Paris, Bibliothèque Nationale, C.T.H.S., 1981, 245 p.

<sup>48</sup> Cf. note 5.

<sup>49</sup> M.-C. Robic, « La stratégie épistémologique du mixte. Le dossier vidalien », *op. cit.*, p. 54.

<sup>50</sup> M.-C. ROBIC, « L'excursion du géographe. (Sur l'École française de géographie.) », *Conférence*, 4, printemps 1997, p. 211-227. Précisons que le « texte » auquel fait allusion M.-C. Robic est celui constitué par l'*archive*, source principale de l'historien. Ce faisant, elle souligne la voie principale de démarcation des géographes vis à vis de la discipline-mère...

<sup>51</sup> Jean DRESCH, *op. cit.*, p. 39.

Paul Vidal de la Blache, même si tous n'ont pas accordé le même prix à l'expérience du terrain. De Martonne constitue sans doute un extrême : ses ouvrages établissent une hiérarchie des expériences cognitives, au sommet de laquelle figurent le contact et le surplomb (aérien ou sommital) des lieux, dont cartes et « vues » aériennes fournissent un substitut acceptable, alors que le texte, du fait de ses contingences, est relégué au statut de palliatif.

Le terrain est plus qu'un *topos* distinctif du géographe, il opère et valide le plain-pied de ce dernier au réel. Sans doute est-ce lui qui construit l'illusion primordiale d'un monde directement saisissable, que l'on foule et que l'on arpente, qui se laisse consigner par le geste de la *levée*, qui se dessine, se cartographie et se photographie, opérations de saisie plus ou moins exhaustive, coextensive, du réel. Ce faisant, il a sans doute été la scène capitale de la géographie classique.

## Conclusion

Arrivé au terme de cette présentation délibérément circonscrite, je voudrais élargir mon propos aux reformulations de la posture classique et poser la question de la pérennité du réalisme géographique.

Grosso modo, la génération des postvidaliens et celle de ses élèves directs (tels André Chollet, Paul Marres, Roger Dion, etc.) semblent s'inscrire pleinement dans une perspective réaliste. La consécration académique que représente, en 1942, la mise en place d'un cursus propre à la géographie (via l'institution d'une licence et d'une agrégation disciplinaires) a certainement joué un rôle dans l'ossification des valeurs et pratiques de la discipline. Durant les années 1950 s'est opérée une progressive spécialisation de champs géographiques de plus en plus autonomes, notamment une géographie humaine qui se voulait « économique » et s'intéressait énormément à l'acte de production. Cette préoccupation nouvelle, confortée par une conjoncture optimiste, reposait sur une articulation forte entre innovation technique et progrès matériel. Ainsi s'est enraciné dans la discipline un culte techniciste (déjà plus ou moins latent) qui a largement conforté le réalisme géographique. L'intérêt immense pour les techniques et le matérialisme de l'époque, nourri de références au marxisme, ont contribué à élargir encore l'encyclopédisme d'une discipline qui se concevait alors pleinement comme « science de synthèse ». D'une certaine manière, les années 1950 ont porté le réalisme géographique à son *acmé*, en associant culte des « faits », développement d'un important appareil de statistiques descriptives et écriture objectiviste.

La seule voix clairement discordante dans cette époque où la posture classique est confortée serait celle de Jean Gottmann. Dès son article « De la méthode d'analyse en géographie humaine » (1947)<sup>52</sup>, l'hétérodoxie des conceptions affichées doit autant à la posture de l'auteur vis à vis des concepts qu'au changement de paradigme que suggèrent ses propositions. En effet il propose en actes ce qui ressemble à une théorie préalable (productrice de faits) et en appelle à la mobilisation de concepts délibérément flous et polysémiques. Ce faisant, il rompt avec l'idéologie de l'adéquation linguistique, qui prônait une correspondance intangible entre le mot et la chose, fondée sur le caractère premier de celle-ci. Jean Gottmann serait-il le premier constructiviste de la géographie post-classique ?

Au-delà de ce cas isolé, on peut aussi se demander dans quelle mesure les critiques de ce que l'on appelle la « Nouvelle géographie » (formulées essentiellement entre 1971 et 1984)<sup>53</sup> ont pu coïncider avec une remise en question plus ou moins explicite du réalisme géographique. L'émergence de la « nouvelle géographie » dans le courant des années 1970 a été en quelque sorte « portée » par des discours de rupture multiples, hétérogènes, mais dont l'un des points essentiels était le rejet de l'« implicite » et des caractéristiques supposément « littéraires » de la géographie annaliste. Bien souvent, la critique était marquée du sceau de l'évidence, au point d'apparaître elle-même par trop implicite et évidente... Ce n'est pas systématique pourtant : à plus d'un titre, il me

<sup>52</sup> Article paru dans les *Annales de géographie*, n° 301, vol. LVI, janvier-mars 1947, p. 1-12.

<sup>53</sup> Cette datation est empruntée à M.-C. Robic ; elle est proposée notamment dans Jean-Marc BESSE et M.-C. ROBIC, « Science des hommes, sens des lieux », *Espaces Temps*, 40-41, « Géographie, état des lieux. Débat transatlantique », 1989, p. 16-20.

semble que Claude Raffestin, via son détour par la sémiologie d'Algirdas-Julien Greimas, a été le principal théoricien de cette remise en question. Il l'a opérée doublement : par l'affirmation positive d'une posture constructiviste (mais ses textes parlent plutôt de « démarche explicite ») et par la dénonciation des effets de sens parasites consubstantiels à la géographie « traditionnelle ». Si C. Raffestin peut apparaître comme le théoricien d'une rupture constructiviste sur le plan des principes, le travail de thèse de Franck Auriac sur le vignoble languedocien en serait le prolongement empirique : sur les assises d'un objet « usé » et inlassablement arpenté de la géographie classique, il propose un « construit systémique » qui dans son principe même constitue une rupture essentielle avec les procédures de construction de la connaissance à l'œuvre dans la géographie classique. De surcroît, l'écriture de la géographie abandonne la langue naturelle pour une interprétation reposant sur un langage spécifique (en l'occurrence le répertoire de la théorie générale des systèmes) qui opère une traduction<sup>54</sup> compréhensive de l'objet.

La deuxième moitié des années 1970 a été le moment de cette rupture, en relation étroite avec une mise en avant de la pensée structuraliste. Faut-il dater de cette époque l'émergence d'un nouveau *consensus trivial* de la recherche géographique insistant sur la nécessité d'hypothèses préalables ? L'émergence de pratiques citationnelles et intertextuelles beaucoup plus conséquentes, l'abandon partiel de la langue naturelle, le caractère presque obligé de la réflexion méthodologique en *incipit* au texte scientifique, sont autant de signes d'une profonde transformation, et des pratiques scripturaires, et de la posture épistémologique de nombreux géographes. Faut-il pour autant ramener le changement à une simple nécessité interne ? N'y a-t-il pas là un mouvement plus vaste propre à l'ensemble des sciences humaines qui aurait en quelque sorte déteint sur la géographie (un peu tardivement) ?

Toutefois, de nombreux indices laissent à penser que la communauté des géographes est loin d'avoir embrassé massivement le constructivisme. À ce titre, les filières de préparation aux concours de l'enseignement du second degré peuvent apparaître comme un conservatoire de la posture postvidalienne : plus encore que les thématiques (nécessairement évolutives), c'est la pérennité des valeurs réalistes — l'exhaustivité (« faire le tour du sujet »), la typologie, le « plan géographique », etc. — et la défense d'un savoir-écrire spécifique qui ont offert à la géographie classique son plus sûr lieu de reproduction. Il faudrait peut-être aussi évoquer l'émergence d'une sorte de néo-réalisme, assez différent dans ses principes du réalisme postvidalien et construit en réaction contre la réflexion jugée trop « abstraite » de certains auteurs de la nouvelle géographie. Son attachement à la matérialité (P. Pinchemel et G. Baudelle<sup>55</sup>), son désir de conserver à la géographie son principe de science d'« en-bas » ou « des gens » (Gilles Sautter<sup>56</sup>), sans renier certaines critiques faites à la géographie classique, tente de maintenir le caractère mixte de la posture vidalienne, qui tire sa légitimité identitaire de son inscription dans le vernaculaire. À un autre niveau, l'entreprise théorique menée par Roger Brunet est assurément réaliste dans son affirmation répétée de l'existence préalable des structures spatiales et autres « géons » que le géographe a selon lui pour mission de mettre à jour.

Pour le moins, les positions contemporaines ne peuvent dès lors être très tranchées, le débat souvent détourné et les pratiques... polyphoniques.

<sup>54</sup> au sens de M. Callon, dans « Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication coquilles Saint-Jacques et des marins pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc », *L'Année sociologique*, 1986, p. 169-208.

<sup>55</sup> Guy BAUDELLE & Philippe PINCHEMEL, « De l'analyse systémique de l'espace au système spatial en géographie », dans F. AURIAC & R. BRUNET (dir.), *Espaces, jeux et enjeux*, Paris, Fayard-Fondation Diderot, 1986, p. 83-94.

<sup>56</sup> Gilles SAUTTER, « La géographie en question », *L'Espace géographique*, 1985, n° 1, p. 61-62.